

Cache-cache pendant la Shoah

Par LAURE WYBIER

23.04.09

"Un fils que se disputent deux mères, comme l'enfant de Salomon." Dans *Mère de guerre*, la dernière pièce d'Adolphe Nysenholc, le personnage principal - Le fils, un sexagénaire - est à la veille de sa mort. Comme dans un mauvais rêve, il voit ses proches morts revenir le voir. Ces derniers lui demandent alors de se décider : partir dans l'autre monde avec La mère, qui lui a donné la vie mais qu'il n'a pas connue puisqu'elle a disparu dans les camps de la mort, ou avec La marâtre, à qui il a été confié à l'âge de trois ans et qui l'a élevé. Choisir le déchire, d'autant que tout au long de la pièce, les deux femmes se jalourent le lien qui relie l'autre au Fils.

Pour l'auteur belge, ce tiraillement est loin d'être une fiction. Tirée de son expérience personnelle d'enfant caché pendant la Seconde Guerre mondiale en Belgique, la pièce se fait l'écho de vieux démons qui ne l'ont jamais quitté et qui sont issus des séparations traumatiques qu'il a connues pendant son enfance.



Représentation de "Mère de guerre".

PHOTO: DR , JPOST

La guerre des mères

Belgique, 1942. Première séparation. Adolphe Nysenholc n'a pas encore quatre ans qu'il est confié par sa mère à un couple de la commune de Ganshoren. Comme 4 000 autres enfants juifs du pays, il a échappé à la déportation grâce à la complicité de Justes, qui ont accepté de le protéger en le cachant chez eux. Non circoncis, affublé du même nom que le führer, interdit

d'école mais autorisé à sortir et à jouer dans la rue, Adolphe ne connaît jusqu'à la fin de la guerre d'autres soucis que celui de surmonter la peine que lui cause un insupportable sentiment d'abandon.

La guerre arrive à son terme. 1945, 1946... Personne ne revient chercher Adolphe. 1947 : un oncle du petit garçon, survivant d'Auschwitz, qui apprend on ne sait comment l'existence et la cache de son neveu, se présente. "Au début, mes sauveurs étaient contents", se rappelle Nysenholc. "Puis les relations entre eux et mon oncle se sont vite dégradées. Il était jaloux de l'amour que je portais à mes parents de guerre ; nous nous adorions." La mésentente devient telle qu'un jour, l'oncle, qui rendait régulièrement visite à Adolphe, décide de ne pas ramener l'enfant chez ses parrains de guerre et le place dans l'un des douze foyers pour enfants qui recueillaient en Belgique les orphelins juifs. "J'ai pleuré pendant des semaines de cet arrachement", se souvient l'auteur. Il y retrouve toutefois son frère, Isidore, de cinq ans son aîné.

Après une dernière séparation douloureuse d'avec ce dernier, parti sans lui en Israël, Adolphe sort de son cinquième et dernier foyer. Il a 17 ans et souffre de dépression. Ses parents sont morts tandis que lui a survécu. Est-ce que vivre signifie accepter leur disparition, être séparés d'eux à jamais, les oublier ? Aimer ses sauveurs, est-ce trahir ses parents défunts ? Un tiraillement qui s'empare d'Adolphe et ne le quittera jamais. Ce questionnement intérieur, Rachel Lascar-Feldman, membre fondateur de l'Association pour la promotion du théâtre francophone en Israël - ACTE, créée en 2003 - et metteur en scène de *Mère de guerre*, l'a bien compris à travers l'œuvre de Nysenholc. "Le personnage du Fils n'est autre qu'un adulte qui n'est jamais sorti de l'enfance", explique-

t-elle. "Ce sont toujours les mêmes questions, les mêmes angoisses qui viennent le torturer dans son sommeil." Dans un décor onirique, où les pendules sont géantes et où des masques inquiétants pendent au rideau d'un théâtre de marionnettes, les personnages du *Parâtre*, de *La marâtre* et de *La mère* surgissent de nulle part, tels des fantômes doués soudainement d'une parole et d'un corps qui refont surface le temps d'un cauchemar. Pour *La marâtre*, ce sera l'occasion de reprocher au Fils, qu'elle a élevé, de ne pas s'autoriser à l'aimer comme elle le mérite. La mère, de son côté, accusera son enfant de s'être attaché à une autre, comme s'il avait renoncé à l'idée qu'elle ne puisse jamais être sauvée et revenir. Le Fils, anéanti par la culpabilité, ne saura que répondre au *Parâtre*, qui lui demande de faire un choix entre les deux femmes.

Sortir de sa cache

Adolphe Nysenholc est aujourd'hui spécialiste de Chaplin, enseignant à l'Université de Bruxelles, essayiste et dramaturge. En mars dernier, quelques jours après la représentation de *Mère de guerre* au théâtre Khan de Jérusalem, il a tenu une conférence à l'Université hébraïque intitulée "Autobiographies d'enfants cachés". Ce spécialiste a compilé un échantillon des nombreux récits d'enfants cachés, précieux témoignages de tout un groupe générationnel qui a été soumis au même enchaînement d'événements tragiques pendant la Shoah : séparation du milieu d'origine,

fuite et recherche de refuge, perte provisoire ou définitive de l'identité.

Les récits varient, en fonction de l'âge des enfants pendant la Shoah. Certains, très jeunes, ont pu combler les vides de leur mémoire grâce aux récits de témoins. D'autres, plus âgés, se souviennent du moindre détail, si bien que leur récit prend l'allure de mémoires. Les autobiographies diffèrent également en fonction de l'expérience personnelle. Pour certains, l'écriture est un miroir. Un style où les mots et les idées s'enchaînent sans suite logique, peut ainsi traduire les conditions de vie chaotiques connues par l'auteur pendant le temps de sa cache.

Malgré ces différences techniques et de contenu, les autobiographies révèlent que les enfants cachés adoptent tous des comportements communs. La date de parution du récit de leur expérience par exemple. Dans l'ensemble, les enfants cachés ont osé commencer à parler de leur expérience à partir de cinquante ou de soixante ans - âge de la retraite, de la cessation d'activité. Ce silence long et chargé s'explique par plusieurs raisons, indique le conférencier. D'abord : que peut dire l'enfant caché face au déporté ? Ensuite, comme l'affirme l'auteur de *Mère de guerre* et de l'autobiographie intitulée *Bubélé*, l'enfant à l'ombre : "L'enfant caché se cache toute sa vie." Nysenholc se souvient : "Dans les foyers, nous ne parlions jamais entre nous de l'expérience de la cache." La parution de l'autobiographie devient symbolique puisqu'elle rompt le mur du silence. "On sort enfin de notre cachette." Pourtant, précise l'écrivain, ce silence n'est pas que négatif. Ne pas parler est aussi un moyen de survie : passer à autre chose, se reconstruire et avancer.

Cache-cache pendant la Shoah

Par [LAURE WYBIER](#)

23.04.09

Enfin, pour les enfants juifs qui ont échappé à la déportation, la cache s'est accompagnée d'une perte d'identité, d'une mort temporaire. Pour beaucoup, il a fallu adopter un nouveau nom, un nouveau prénom, et parfois une nouvelle religion - pour ceux qui étaient placés dans des familles ou institutions chrétiennes. L'enfant devient alors "marrane" : Chrétien dehors, Juif dedans. Il est pris entre deux fidélités. Et donc, ajoute Nysenholc, entre deux remerciements : l'un adressé à ceux qui lui ont sauvé la vie et l'autre, à ceux qui la leur ont donnée. Les autobiographies révèlent que la reconquête de la judéité, premier pas vers la renaissance, n'est pas automatiquement allée de pair avec la fin de la période de cache, ou de la guerre, et qu'elle est un processus propre à chacun. Chez les uns elle est passée par l'écriture. Chez d'autres, par la fuite vers un autre pays ou encore, par la circoncision pour les hommes.



Représentation de "Mère de guerre".

PHOTO: DR , JPOST

Pour Adolphe Nysenholc, cette reconquête a pris du temps. "Longtemps, j'ai été un Juif honteux", confie-t-il. Ce n'est qu'au moment de la guerre des Six-Jours en 1967 qu'il ressent pour la première fois la fierté d'être juif. Aujourd'hui, il a deux enfants, qui portent tous deux des prénoms juifs. Israël est son pays, bien qu'il vive en Belgique. Parce que fidèle aux fantômes de son esprit, Nysenholc se sent ici encore tiraillé. Entre deux pays, entre deux terres.

Prochaine représentation de Mère de guerre : le 14 mai à Beersheba. Inf. : theatracte@gmail.com